

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XVIII

FIN CONTRE FIN

Les traits de Rachel devinrent rigides comme s'ils avaient été taillés dans le marbre.

—J'avais une enfant dont les traits, comme vous dites, ressemblaient beaucoup à ceux de votre cousine Béatrice, belle duchesse, répliqua-t-elle froidement; mais vous n'avez pas besoin de vous alarmer à cause d'elle.

Elle... elle est comme je vous l'ai dit... au ciel. Que ce renseignement vous suffise, contentez-vous de l'assurance qu'elle ne viendra jamais troubler la sérénité de votre règne à la Tour-Blanche. Si c'est là la seule chose que vous désirez apprendre en venant ici, partez maintenant et laissez moi en paix.

—Là, c'est une chambre à coucher; la vôtre, sans doute? dit Vargat en indiquant une porte. Il n'y a pas d'enfants qui dorment là?

—Non, répondit-elle.

—Je puis aller voir? demanda-t-il vivement.

—Vous pouvez chercher tant que vous voudrez.

En un instant Vargat eut mis la main sur le bouton de la porte, et saisissant la seule chandelle qu'il y eut dans l'appartement, il entra dans la chambre. Il y trouva un misérable lit, une table et une chaise. Il regarda avec anxiété tout autour de lui, mais un coup d'œil lui suffit pour s'assurer qu'il n'y avait là personne de caché. Le lit n'était pas défait, et il n'y avait pas trace de vêtements appartenant à un enfant.

Il s'approcha de la table qui était couverte d'une nappe blanche, sur laquelle était une petite glace. Il s'agenouilla, et l'examinant très-attentivement, il y découvrit plusieurs cheveux longs, soyeux et dorés. Sur le plancher, auprès du pied de la table, il vit une certaine quantité de ces mêmes cheveux, de quoi faire un anneau; il les ramassa et les serra vite dans sa poche. Puis il se leva et se tourna vers la porte au moment où Hélène, ne pouvant plus maîtriser son impatience, entra dans la chambre.

Il la regarda vivement.

—Il n'y a pas d'enfants ici, dit-il. Il n'y a pas trace. Rien, pour le moment, ne nous retient plus ici, très-gracieuse duchesse. Notre visite n'a pas eu un résultat très-satisfaisant, mais nous ne gagnerions rien en la prolongeant. Vous en savez assez pour que votre esprit soit en paix, du moins jusqu'à ce qu'il survienne un nouveau sujet d'alarme, et il peut se passer du temps d'ici là. Cette pauvre créature, Rachel, n'est pas votre ennemie, mais votre amie, car son cœur crie vengeance contre celui que vous savez. Je la reverrai demain, très-gracieuse dame, et je causerai avec elle. Il pourra en résulter du bien pour tout le monde. Je pourrai peut-être détourner le danger de nous tous! qu'en dites-vous, madame?

—Comme vous voudrez, répondit Hélène froidement.

Elle s'imagina, après ce qu'elle avait vu et entendu, que Rachel avait dit la vérité. Elle croyait qu'elle avait volé le cœur de Béatrice par des motifs de vengeance, et, d'après les traces de chagrin qui étaient encore visibles sur ses traits, que l'enfant était

morte récemment. Que pouvait-elle, maintenant, avoir à craindre?

Tandis qu'elle faisait ces réflexions, son cœur bondit de joie.

Elle tira de sa poche une bourse et la mit dans la main de Rachel, avant que celle-ci comprit ce qu'elle voulait faire; mais à peine eût-elle vu ce que c'était qu'elle le jeta aux pieds d'Hélène.

—Je vous ai dit, s'écria-t-elle, que je ne puis *toucher votre argent*.

Hélène lui lança un regard hautain et quitta l'appartement. Vargat ramassa la bourse et la mit dans sa poche.

—Pas de mauvais sentiments, je vous en supplie. Je vous ferai changer de manière de voir demain, ma bonne femme, dit-il à mi-voix. Restez à la maison toute la journée, demain. Je ne peux vous dire l'heure à laquelle je viendrai; mais je viendrai, soyez-en sûre.

En prononçant ces dernières paroles, il courut rejoindre Hélène.

—Demain, répéta Rachel avec un sourire étrange.

Vargat, le lendemain, se présenta à la porte de la maison. Il fut reçu par une femme passablement sale qui sentait l'eau de vie d'une lieue. A peine eut-il demandé Rachel qu'on lui répondit:

—Quatrième étage, n'est-ce pas? Partie hier soir, ou plutôt cette nuit; ne doit pas revenir. Ne sait où elle est allée, et ne tiens pas à le savoir; avons assez de nos affaires, et quand même je le saurais, ne le dirais pas.

Et la bonne femme, comme conclusion, lui ferma la porte au nez.

Vargat souna plusieurs fois, adressa des questions, mais elle resta muette.

Comme des gamins, en le voyant déceimement habillé, et remarquant qu'il était étranger au quartier, se mettaient en mesure de l'éclabousser en guise de passe-temps, il prit le parti de se retirer, ce qu'il fit, l'esprit inquiet et agité de fâcheux pressentiments.

XIX

CHANGEMENT DE SCÈNE

Pauvre petite Béatrice! Elle n'était pas en état de se rendre compte de sa terrible situation.

Elle sentait ses misères; il n'était pas besoin, pour cela, de les lui signaler, elle les sentait même cruellement.

Mais ce qu'elle ne pouvait comprendre, c'était pourquoi on la maintenait dans cet état d'indigence; pourquoi elle ne pouvait retourner à la Tour-Blanche, et pourquoi son retour dans cette maison, qui était sa sphère légitime, causerait la ruine de sa chère cousine Hélène, et la perte de cette femme qui, elle en était persuadée, l'avait réduite à sa situation présente.

Tout cela était un problème que son jeune cerveau était impuissant à résoudre.

Elle se rappelait sa splendide demeure dans laquelle elle avait été élevée, et qui était rendue plus superbe encore par le contraste des misérables appartements où elle avait vécu depuis déjà longtemps. Elle se rappelait la bonté que lui témoignaient ceux qui l'entouraient, et tous ces souvenirs donnaient à son esprit une teinte profonde de mélancolie.

Elle ignorait les événements qui avaient suivi son entrée dans la chambre de Rachel. Elle se rappelait seulement que la femme qui l'avait saisie avait une horrible expression dans les yeux,—que cette femme l'avait violemment placée devant une enfant morte qu'elle lui avait dit être sa sœur, et qu'elle lui avait ordonné de prier pour elle;

que cette femme, tandis qu'elle essayait de répéter les prières qu'on lui avait apprises, s'était soudainement élancée d'auprès d'elle, et l'avait laissée seule avec la morte; qu'elle avait entendu madame Rivolat jeter des cris perçants qui l'avaient paralysée de terreur, et puis elle ne se rappelait plus rien jusqu'au moment où elle avait compris qu'on l'emportait dans la nuit.

Depuis ce moment, elle avait été vêtue pauvrement, et avait vécu dans de misérables habitations, sans pouvoir connaître la cause de ce changement.

La seule conclusion à laquelle elle arriva, ce fut de croire que ce qui lui arrivait était la conséquence naturelle de la mort de son père, et elle fut confirmée dans cette idée en entendant fréquemment dire aux enfants par les pauvres femmes parmi lesquelles Rachel la conduisait:—Je ne sais pas ce que nous ferions si notre pauvre père venait à mourir.

On lui avait souvent répété que la mort ouvrait les portes du bonheur dans le ciel, et elle était persuadée que son père et sa mère étaient heureux parce qu'ils étaient avec Dieu. Que de fois elle pria le Seigneur de la faire mourir comme sa sœur, afin qu'elle pût être réunie à ceux qui l'aimaient et qui l'avaient laissée derrière eux dans ce monde si dur, si froid et si égoïste!

Dans le commencement, Rachel s'était montrée sévère pour elle; elle la menaçait de la tuer, pour l'empêcher de révéler à personne qui elle était, ou même qu'elle eût jamais vécu dans une autre sphère que celle où elle était actuellement. En même temps, elle remarquait que Rachel pleurait amèrement l'enfant qu'elle avait dit être sa sœur; et comme Béatrice avait le cœur très-tendre, elle s'affectait du chagrin des autres.

Elle était malheureuse de voir les autres souffrir, et c'était une émotion naturelle qui la portait à chercher à les consoler. C'est ainsi que quoique Rachel fût souvent méchante pour elle, et toujours réservée elle allait quand elle la voyait dans ses accès de chagrin, passer ses petits bras autour de son cou, et lui murmurer de douces paroles à l'oreille,—lui promettre d'être une bonne petite fille, et de tâcher de lui faire oublier celle dont elle regrettait tant la perte.

Rachel n'était pas à l'épreuve de tant de gentillesse, et peu à peu, elle se laissa aller à prodiguer des caresses et des encouragements à Béatrice.

Ce qui avait le plus de valeur que toute cette tendresse nouvellement éclosée, pour Béatrice, c'étaient les efforts que faisait Rachel pour lui faire comprendre les tentations auxquelles elle pourrait se trouver exposée, et comment elle pourrait les éviter ou en triompher.

Elle éprouva d'abord beaucoup de difficultés, mais en exerçant sans cesse sa raison et son intelligence, en lui racontant des histoires, des contes dans lesquels la vertu et le bonheur d'enfants orphelins comme elle, étaient grandement mis en péril, et comment, avec de la fermeté et de la résolution, ils sortaient triomphants de toutes les épreuves, elle parvint jusqu'à un certain point, à faire comprendre à Béatrice l'objet de ses leçons, et il ne fut pas douteux qu'en fixant ainsi dans sa mémoire des aphorismes moraux, elle obtiendrait un très-sérieux résultat. Elle demeura convaincue que Béatrice se les rappellerait quand viendrait le moment de les mettre en pratique et qu'ils lui seraient d'un grand avantage.

Rachel l'avait persuadée qu'un jour viendrait où elle serait grande dame; mais elle lui avait dit aussi que l'or devait passer par le creuset avant d'entrer dans le monde, pur et sans alliage. Elle l'avait disposée à voir